



Mme JANE MISME,
Fondatrice de « La Française »

NOTRE MILLIÈME NUMÉRO

Nous publions aujourd'hui le millième numéro de La Française et nos amies peuvent deviner ce qu'un tel effort représente d'activité et de dévouement désintéressés.

Quand Mme Jane Misme fonda le journal en 1906, la tâche était ingrate. Le féminisme mal vu, mal compris, semblait à l'opinion publique une doctrine de femmes mécontentes et aigries. Il fallut alors toute l'énergie de quelques femmes d'élite pour remonter le courant et donner à notre mouvement sa véritable signification.

Déjà à l'étranger, les femmes montraient la voie : des Etats-Unis, de l'Angleterre, des Pays Scandinaves nous venaient les échos des premiers succès suffragistes; mais le Wyoming et le Colorado paraissaient bien loin et les tendances anglo-saxonnes du nord de l'Europe bien différentes de notre esprit et de nos mœurs. Pourtant ces pays protestants qui, les premiers, avaient eu le courage de faire confiance aux femmes, influèrent chez nous sur une élite féminine. Quelques femmes de toutes opinions politiques et religieuses fondèrent alors le Conseil National des Femmes Françaises qui contribua avec l'Union pour le suffrage des Femmes à transformer peu à peu le féminisme d'apparence agressive en une doctrine sociale, s'appuyant sur le droit et les principes mêmes de notre régime démocratique.

A la tête de La Française, Mme Jane Misme participa en 1909 à la fondation de l'U.F.S.F., et s'attacha à faire connaître les initiatives féminines de France et de l'étranger, essayant de soutenir les unes, d'encourager les autres par une meilleure connaissance des efforts mutuels. Et quel ne fut pas son mérite à le faire avec des ressources plus que modestes, le féminisme ayant son dévouement pour toute richesse. Plusieurs fois, le journal parut sombrer. Il fut relevé tout d'abord par Mme Jules Siegfried qui en fit l'organe du Conseil National des Femmes Françaises, puis ensuite en 1926 par l'U.F.S.F. qui désira lui conserver un caractère autonome, indépendant de l'action même de la société, tout en lui permettant de servir de lien entre ses différents groupements.

La Française, telle qu'elle existe actuellement, a surtout le désir d'être un journal d'information, d'éducation et d'action; c'est une tribune ouverte aux idées féministes en même temps qu'aux initiatives féminines et sociales, susceptibles d'être discutées ou imitées. Certains nous reprochent d'être trop à droite, d'autres, d'être trop à gauche. En vérité notre fierté c'est d'être libre, de ne dépendre de personne et de pouvoir laisser entendre toutes les opinions, d'où qu'elles viennent, pourvu qu'elles s'appuient sur des doctrines de raison, de tolérance et de bonté. Nous ne craignons pas la polémique avec les anti-féministes — c'est même là une de nos raisons d'être — mais nous répugnons par contre aux vaines discussions entre femmes sur des questions tendancieuses qui masquent le plus souvent des rivalités personnelles sans intérêt.

Certains esprits étroits nous combattent parce qu'ils redoutent notre libéralisme et le trouvent dangereux. Ils préfèrent s'ériger en chefs de file d'un troupeau aveugle, apporter des doctrines toutes faites, alors que nous souhaitons développer, par un libre examen des faits, l'esprit critique, le jugement personnel et réfléchi.

Nous avons trop le respect de nos lecteurs pour tenter de leur imposer sans discussion préalable une thèse quelle qu'elle soit et quelque puisse être notre sentiment.

Enfin nous tenons surtout à ce que notre journal garde son caractère de haute moralité et que les combats qu'il mène puissent intéresser les femmes de tous les pays et de toutes les opinions. Avouons-nous même notre profond désir d'être compris et apprécié par une élite masculine que notre cause attire parce qu'elle est noble et juste?

Si ce programme a su vous attacher à nous, amis lecteurs et lectrices, prouvez-nous le aujourd'hui et tentez, malgré la crise et les difficultés de l'heure, de nous marquer votre sympathie en nous envoyant, pour fêter cet anniversaire, chacun un abonnement nouveau. Notre tâche est dure et les marques d'encouragements sont nécessaires. Pour nous apporter à la fois l'appui moral et matériel dont nous avons besoin, répondez à notre appel. Nous continuerons alors, avec un courage renouvelé, la lutte pour obtenir les droits qui nous sont dus et sans lesquels nous ne pourrions jamais remplir pleinement nos devoirs.

C. Brunshvicg

n° 1000

05/12/1931